

La ruée vers l'art.

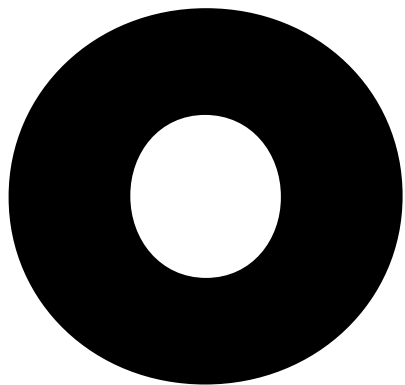
Chaque année, en mars, Maastricht devient le rendez-vous de la jet-set. Grandes familles et nouveaux riches se pressent à la foire d'art et d'antiquités de cette petite ville des Pays-Bas qui rassemble la plupart des œuvres anciennes disponibles sur le marché. Des trésors que s'arrachent à prix d'or les collectionneurs privés, souvent à la barbe des conservateurs de musées.

PAR HARRY BELLET — PHOTOS SÉBASTIEN VAN MALLEGHEM

Avant le coup d'envoi des festivités, la piste de l'aéroport de Maastricht est le théâtre d'un incessant ballet de jets privés déversant leur lot de riches visiteurs (ici, le 12 mars, un avion arrivant d'Espagne).







N A À PEU PRÈS TOUT DIT SUR The European Fine Art Fair (Tefaf), la foire d'art et d'antiquités de Maastricht, qui se termine ce dimanche 22 mars, de l'avis général une des meilleures au monde. Mais le regard d'abord ébahi, puis franchement amusé du photographe Sébastien Van Mallegghem nous

la donne à voir d'autres façons. A 28 ans, il a déjà échappé à un enlèvement en Libye, a travaillé sur les policiers, les prisons, et il attaque à présent une série sur les truands de sa Belgique natale, passionné qu'il est de rendre compte de la violence sociale.

A Maastricht, il a été servi: pas pour les truands, on l'a compris, encore qu'en grattant un peu on devrait en trouver ici ou là, mais lui qui a photographié les sans-domicile fixe berlinois s'est empressé, à peine arrivé en ville, de cavalier à l'aéroport. On lui avait parlé de la noria d'avions privés qui se posent en continu le jour du vernissage sur cette piste habituellement utilisée pour les cargos. Maastricht, comme la foire de Bâle à Miami, suscite un trafic aérien que l'on estime supérieur à celui généré par le Super Bowl, le championnat de football américain. Il a certes manqué le cheikh qatari Ben Hamad Khalifa Al-Thani venu, selon *Le Figaro*, avant tout le monde, sans doute soucieux de meubler le pied-à-terre familial parisien, l'hôtel Lambert, un des joyaux de l'île Saint-Louis, dont les travaux s'achèvent. Mais Sébastien a vu les jets alignés sur le tarmac, assisté à l'arrivée de l'un d'entre eux dont les passagers privilégiés étaient attendus par une flottille de limousines tout juste assez grandes pour contenir leurs nombreux bagages, monogrammés, ça va de soi. Et « vintage », s'il vous plaît: on a ici affaire, encore bien souvent, à de vieilles fortunes. Celle-là arrivait d'Espagne.

Maastricht, c'est un public assez âgé, très élégant – quelquefois jusqu'à une réjouissante extravagance, de celles que peuvent se permettre les gens situés au-delà des conventions –, parfois très cultivé (qu'on se rassure, on y croise aussi des ignares, qui ne posent qu'une seule question: « Combien? »), et qui piétine très démocratiquement (le jour du vernissage, le 12 mars, la foire a reçu 10 000 visiteurs!) en attendant l'ouverture des portes où se déroule l'événement. Dans cet immeuble banal à pleurer, situé en périphérie de la ville, sont concentrés près de 35 000 objets d'art apportés par plus de 280 exposants, pour une valeur estimée à plusieurs milliards d'euros: ce n'est pas un hasard si le principal sponsor de la foire est AXA, un assureur.

Il y a cependant des gens « normaux » parmi le public – ou économiquement faibles, si l'on peut qualifier ainsi les conservateurs de musée. Maastricht est la foire au monde qui en attire le plus. Y compris quand ils sont à la retraite, comme l'ancien président du Louvre, Pierre Rosenberg, qui ne rate jamais l'événement. Avec raison: on estime que plus des deux tiers des œuvres anciennes disponibles sur le marché sont exposées à cette occasion. Les représentants de 225 musées du monde entier viennent les voir, et achètent souvent. Pas de jets privés pour ces pauvres

Maastricht,
c'est un public
âgé, très
élégant, parfois
très cultivé
(on y croise aussi
des ignares,
qui ne posent
qu'une seule
question:
"Combien?")

diabls condamnés au TGV qui les a déposés à Liège. Certains le reprendront le soir même, d'autres dormiront dans la ville belge. A Maastricht, les hôtels sont pleins, réservés des mois à l'avance: en dix jours, la foire va recevoir plus de 70 000 visiteurs, un record pour une ville de 120 000 habitants, lesquels auront, le soir, un peu de mal à trouver une table dans leurs restaurants habituels, tous pris d'assaut par ces amateurs d'art que rien ne rassasie.

Bonn, Cologne ou Düsseldorf sont à une heure de route – un peu moins sans doute quand on vient au volant de cette Tesla, une voiture de sport électrique qui atteint les 100 km/h en moins de cinq secondes (on peut être fortuné, pressé, apprécier qu'un valet en vareuse rouge et chapeau haut-de-forme vous ouvre la portière, comme il est de mise ici, et néanmoins écolo) repérée par Sébastien Van Mallegghem devant l'entrée. La proximité de ces villes de l'ouest de l'Allemagne draine les très argentés collectionneurs de Rhénanie, qui reste une des régions les plus riches d'Europe. La ville est proche de Bruxelles, pas trop éloignée d'Anvers – les collectionneurs flamands sont légendaires –, pas trop distante non plus du Luxembourg. Cette localisation, à l'extrême sud des Pays-Bas, est une des explications du succès de la foire: rien, hormis son emplacement, ne prédestinait cette petite cité à devenir l'espace d'une semaine un des centres mondiaux de l'art.

UNE AUTRE RAISON DE CE SUCCÈS, outre une organisation sans faille, c'est le « *vetting* », le comité d'authentification, un des plus fournis et des plus sévères du monde: 175 experts, spécialisés en 29 catégories, des marchands, mais aussi des historiens d'art ou des conservateurs de musée (les Français en sont exclus car ils sont fonctionnaires, la pratique de l'expertise pour le privé leur est donc interdite) sont chargés – aidés d'un laboratoire de recherche mobile pourvu des dernières technologies – d'estimer l'état des œuvres proposées. Au moindre doute, l'œuvre litigieuse est enlevée et stockée dans un entrepôt fermé auquel le marchand malheureux n'aura accès qu'une fois la foire terminée, pour lui éviter toute tentation.

Une trentaine de catégories, il faut bien ça pour répertorier sept millénaires d'art, de l'Antiquité la plus reculée aux vidéos de Bill Viola ou aux graffitis de Banksy, mais aussi de mobilier, d'art décoratif, de livres anciens ou d'histoire de l'art – on peut, chez Thomas Heneage, se constituer immédiatement une bibliothèque de référence –, d'argenterie ou de joaillerie. Sans oublier, chez notre armurier préféré, Peter Finer, une paire de pistolets pour protéger tout cela des malandrins. On ne garantira pas leur efficacité: ceux-là sont à rouet et ont été fabriqués par l'armurier de Dresde Christoph Dressler pour Friedrich Wilhelm I, duc de Saxe-Weimar, en 1596... Enfin, quitte à manger du caviar, autant le faire à la cuillère: un collectionneur gourmet a, dès le premier jour de la foire, fait l'emplette à la galerie Wartski d'un de ces précieux instruments, réalisé par Carl Fabergé (1846-1920). Un couvert en agate, dont le manche en or est terminé par une sphère sertie de saphirs.

« *Mon métier, c'est d'acheter à d'anciens riches pour revendre aux nouveaux* », disait naguère un antiquaire doué du sens de la formule: bon nombre de ces œuvres proviennent de collections privées, et c'est un des charmes de Maastricht que de leur permettre, un temps, de revoir le jour. •••



Le 12 mars, jour du vernissage, 10 000 visiteurs se sont pressés dans les allées de la foire. Un public venu contempler, en buvant du champagne et en gobant quelques huîtres, les 35 000 œuvres et objets d'art exposés.

•• Certaines finiront certes dans des musées mais, comme le signale le rapport annuel sur le marché de l'art réalisé par l'économiste Clare McAndrew à l'occasion de la foire, 70 % des acquisitions sont effectuées par des collectionneurs privés. Ce sera sans doute le cas pour ce dessin aquarellé réalisé par Van Gogh en 1888, *Le Moulin d'Alphonse Daudet à Fontvieille*, jamais vu depuis 1910 et affiché à 10 millions de dollars chez le Londonien Dickinson. Inconnu aussi, ces quatre très grands panneaux d'Hubert Robert accrochés sur les murs du stand de Didier Aaron. Les visiteurs de la défunte galerie du Dragon, autrefois située à Paris dans la rue du même nom, se souviendront peut-être avoir posé les fesses sur les lèvres de Mae West, un canapé imaginé par Dalí dont les courbes reprennent celles de la bouche de l'actrice. C'est de là que provient cet exemplaire (numéroté « preuve d'artiste ¼ »)

qui trône aujourd'hui sur le stand de la galerie bruxelloise Derom. D'autres se fournissent dans les salles des ventes, ce qui, depuis l'existence des sites Internet affichant les résultats des enchères, rend les négociations difficiles. Cela n'arrête pas pour autant le chaland fasciné par certaines œuvres : que le paysage d'Agriente peint par Nicolas de Staël en 1954 ait été vendu chez Sotheby's en mai 2011 pour 2472750 euros, ce qui était déjà bien au-dessus de son estimation haute, n'a pas dissuadé le client qui l'a acheté chez Applicat-Prazan pour environ 4 millions d'euros. C'est aussi le prix à payer pour qui n'a pas le temps de courir les vacances. Les marchands, eux, le prennent, et c'est même une bonne part de leur travail.

C'est ainsi que la galerie Weiss de Londres a réuni neuf œuvres de Frans Pourbus le Jeune (1569-1622). L'une des plus belles, le *Portrait d'un homme âgé de cinquante-six ans* a été vendue par Isabelle Goxe et Laurent Beläisch, commissaires-priseurs à Enghien, il y a à peine trois mois, le 23 novembre 2014. Là aussi, la galerie Weiss n'a pas hésité à le surpayer, puisqu'il était estimé au mieux à 200000 euros et que le marteau est tombé à 730000 euros. On ignore combien en demande à présent le marchand. Le site La Tribune de l'art liste ainsi de nombreux autres cas, dont celui du *Samson et Dalila* de Bernardino Mei (1612-1676), vendu à Versailles le 14 avril 2013 pour environ 324000 euros, et qui est désormais proposé, bien plus cher, par la galerie de Giovanni Sarti.

Mais quelles que soient les provenances, réunir neuf Pourbus est une performance et donne au stand de Weiss une allure muséale. Nombreux sont les exposants qui ne se sont ainsi pas contentés d'accrocher des tableaux, mais ont essayé de composer des ensembles cohérents, ou signifiants. Patrice Trigano, avec la complicité de Caroline Smulders, tente de la sorte un intéressant parallèle entre André Derain (1880-1954) et Marc Desgrandchamps (né en 1960).



Même si Maastricht est d'abord un marché de l'art ancien (en haut, deux portraits de Frans Pourbus le Jeune datant de 1591), la foire s'ouvre à l'art contemporain, auquel elle consacre désormais une section (ci-dessus, une photographie de Nobuyoshi Araki).

Cela vaut aussi pour le mobilier : la galerie Downtown montre ainsi, en collaboration avec le courtier Philippe Ségalot, un ensemble qui fait frémir les amoureux de l'ébénisterie du XVIII^e siècle, au design si travaillé. Des meubles réalisés par la communauté des Shakers, des protestants d'origine cévenole d'abord chassés de France après la révocation de l'édit de Nantes, puis d'Angleterre où ils avaient trouvé refuge, et où on les estimait trop radicaux. Notamment – et le paradoxe est amusant dans ce contexte – parce qu'ils honnissent la propriété privée. Fabriqués désormais au nord de l'Etat de New York, près de Mount Lebanon où ils vivent, leurs meubles sont aussi puritains qu'eux. De là à y voir, comme le font les deux marchands, une préfiguration du design du XX^e siècle, le pas est osé. Les prix également.

Les organisateurs de la foire ont toutefois bien compris l'intérêt de telles démarches, et ont chargé la commissaire d'ex-

position Sydney Picasso de concevoir une nouvelle section, baptisée « Pêche de nuit » (« Night Fishing »). Elle regroupe une série d'expositions personnelles, de la sculpture pour l'essentiel, d'artistes devenus des classiques de l'art contemporain, représentés par huit galeries prestigieuses (Konrad Fischer, Elba Benitez, Buchmann, Hans Mayer, Thaddaeus Ropac, Thomas Schulte, Zeno X et Farideh Cadot), mais qui ne participaient pas jusque-là à la foire.

L'ART D'AUJOURD'HUI ÉTAIT JUSQU'À PRÉSENT LE PARENT PAUVRE à Maastricht, supplanté dans ce secteur, et de loin, par la foire de Bâle. Laquelle inaugure cette année sa succursale de Hongkong au même moment, une concurrence modérément appréciée ici. Réponse du berger à la bergère, ou simple volonté de s'ouvrir au secteur le plus lucratif de l'art ? D'après Clare McAndrew, les œuvres d'après-guerre et contemporaines représentent 48 % des 51 milliards d'euros générés en 2014 sur le marché, or il n'est présent que sur environ un quart des stands à Maastricht. Quoi qu'il en soit, l'initiative, très remarquée, permet de voir des pièces superbes dont, chez Cadot, des sculptures du Suisse Markus Raetz, qui refuse habituellement de participer aux foires.

Une coupe de champagne et une huître ou deux arrachées de haute lutte à un écailler ambulant qui croule sous la demande, et il est temps de repartir. Sébastien Van Malleghem a bien capté l'air hagard des visiteurs en quête de leur chauffeur voire, tant ils sont épuisés, d'un simple taxi. Le commun des mortels reprend le train. Ça tombe bien, devant la gare centrale de Maastricht, tous les samedis matin, il y a une brocante. Allez, on remet ça ?

Tefaf, jusqu'au 22 mars, Maastricht Exhibition & Congress Centre, Forum 100, Maastricht, Pays-Bas. Tél. : (+31)43/383-83-83. www.tefaf.com